

Le château de Garre, avec son donjon géant et ses murs crénelés, ne donnait guère idée du confort qu'il contenait. Sombre et rébarbatif à l'extérieur, nul rayon de lumière n'apparaissait par les meurtrières de ses murs ni de ses tourelles. Les fenêtres à meneaux de la bibliothèque de M. Bellamy avaient toutes vue sur la pelouse verte de la cour intérieure et, au-delà, d'un donjon à l'autre, se prolongeait en une ligne ininterrompue un haut mur qui semblait sans fin. Des gens se demandaient pourquoi cet homme, qui ne lisait jamais un livre et pour lequel l'histoire demeurait lettre morte, avait acheté à grands frais ce monument des gloires passées de la chevalerie. S'ils l'avaient mieux connu, ils ne se seraient point tant étonnés. C'était le sentiment de cette force qui avait pénétré le vieux constructeur et l'avait séduit.

Il y avait quelque chose dans ces pierres qui était à l'unisson de la férocité de sa cruelle nature. Les donjons sans lumière, avec leurs portes épaisses de trente centimètres, les anneaux de fer fixés aux piliers dont la pierre s'était polie au frottement des épaules des suppliciés, la puissance et la majesté du château de Garre parlaient en lui et réveillaient dans son âme un atavisme diabolique qui lui faisait éprouver de la joie au souvenir des souffrances passées. C'est cela qui l'avait séduit tout d'abord il y avait vingt ans, quand il avait visité le

château lors d'un voyage en Angleterre. Plus tard, il l'incorpora dans certains rêves qu'il caressait, enfin il en eut besoin. Il l'avait acheté fort cher et ne l'avait jamais regretté.

Ce château était le régal de ses yeux. Il y était dans son cadre et parfois même, là, semblait s'humaniser. Jamais il ne passait une nuit ailleurs. S'il était en ville, il rentrait le soir. Les domestiques de l'hôtel et Julius seuls le savaient. Si importante que fût l'affaire qui l'appelait à Londres, il était de retour au château la nuit, même s'il devait le quitter le matin avant que personne fût éveillé. C'était sa seule récréation. Il pouvait passer des jours à errer autour des murailles, des heures à réfléchir sur quelque pierre. Qui l'avait placée là ? Comment s'appelait cet homme, quelle était sa vie, combien était-il payé ? Il en revenait toujours à cette question. Il n'y avait pas de syndicats dans ce temps-là, pas de délégués. Si un ouvrier était insolent, on le pendait.

Une énorme poutre de chêne faisait saillie haut sur le mur du donjon du sanctuaire. Au-dessous se trouvait une porte étroite. Par cette fente, des hommes avaient été poussés, une cravate de chanvre autour du cou, fixée à la poutre au-dessus. C'était la bonne manière pour que les travailleurs apprissent le respect. Et cet Archer Vert qui avait volé de la bonne venaison à son seigneur était mort pendu à cette poutre. C'était juste, pensait Abel Bellamy. Les voleurs devraient être pendus, ce devrait être encore la loi.

Il était assis, ce soir-là, devant la monumentale cheminée de pierre de la bibliothèque, regardant sans les voir les bûches qui pétillaient dans l'âtre. C'était une pièce superbe, admirablement meublée.

Les murs étaient lambrissés du sol jusqu'aux poutres du plafond et devant le renforcement des fenêtres, de lourds rideaux de velours bleu avaient été tirés. Les regards de M. Bellamy se portèrent sur l'écusson de pierre au-dessus de la cheminée, dont les léopards couchés avaient été presque effacés par le temps. Au-dessus, et plus distincte, était sculptée la devise des « de Curcy » :

*Ryte ys Ryte.*

« Ils mettaient bien mal l'orthographe, autrefois », pensa Abel avec complaisance. – Lui-même n'était pas très fort sur ce point. – « *Right is right* », le droit est juste. Une chose stupide à dire, en tout cas, comme si l'on disait « le noir est noir » ou « l'eau est mouillée ».

Il était tard et sa tâche de la soirée était achevée. Il se mit à arpenter la pièce avec impatience. Une inquiétude était en lui qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Il retourna à son bureau, prit une clef dans une poche intérieure et ouvrit le tiroir du bas. Il fit ces gestes presque machinalement et le portefeuille de cuir était sur son bureau avant qu'il sût pourquoi.

Il l'avait ouvert et regardait une grande photographie de femme. Elle portait une robe à la mode d'avant-guerre et c'était d'un effet bizarre et désuet auprès de ce visage si jeune et si doux, dont les yeux calmes semblaient chercher les siens. Elle était d'une beauté presque surhumaine. Abel Bellamy passa la langue sur ses lèvres sèches et regarda longuement l'image, les yeux mi-clos.

« Vous êtes bien belle, mais complètement folle, murmura Bellamy. Mon Dieu ! que vous êtes folle ! »

Il la reposa tranquillement et en prit une seconde, celle d'un homme entre trente et quarante ans.

« Encore un fou, dit-il avec calme, tu n'étais que cela, Mick. »

La troisième photographie était d'un enfant, presque un bébé. Il la retourna. Au dos était collée une coupure de journal : « Cet officier a été tué en combat aérien le 14 mai 1918. Lieutenant J.-B. Bellamy, armée des États-Unis. »

Il remit le tout dans le portefeuille et le fermait quand son attention fut attirée par quelque chose d'insolite. Il se pencha sur son bureau. De la cendre de cigarette ! M. Bellamy ne fumait pas la cigarette, mais Julius Savini la fumait. Il avança la main pour sonner, mais changea d'avis. Après tout, c'était sa faute; il connaissait le caractère de cet homme et s'il n'était pas capable de mettre ses papiers personnels hors de portée des yeux indiscrets d'un chenapan connu, il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même. Avant de quitter la bibliothèque, il rangea le portefeuille dans un coffre-fort dissimulé dans la boiserie, puis ferma la porte à clef. Il en était ainsi tous les soirs. Pendant deux heures, personne ne pouvait entrer dans la bibliothèque.

Julius, qui travaillait dans une pièce à l'autre extrémité du hall et dont la porte était entrebâillée, vit son patron en sortir et tourner les commutateurs pour éteindre les lumières.

« Vous pouvez aller vous coucher », dit Bellamy d'un ton rogue.

C'était dans sa bouche ce qui pouvait approcher le plus de « bonsoir ».

Sa chambre était la seule pièce qui avait vue sur l'extérieur des murs du château. Grande et très peu meublée, elle avait une double porte, une extérieure en chêne massif et une intérieure recouverte de cuir ancien finement travaillé. À cette dernière était fixé un loquet d'acier rattaché par une corde de soie à une poulie à portée de la main de Bellamy quand il était au lit. Grâce à ce dispositif, il lui était possible d'avoir sa porte fermée la nuit et d'ouvrir le matin à son domestique sans avoir à sortir du lit. Il verrouilla la porte extérieure, ferma la porte de cuir et poussa le loquet. Puis il se déshabilla et se coucha. La dernière chose qu'il faisait était de retirer d'une poche intérieure une longue clef étroite qu'il mettait sous son traversin. Cette habitude n'avait jamais varié depuis huit ans. Il dormait d'un sommeil léger, par contre il s'endormait instantanément. Trois heures plus tard il s'éveilla brusquement. Il ne fermait jamais ses rideaux la nuit. La pleine lune brillait dans un ciel sans nuage, et bien que ses rayons ne tombassent pas dans le cadre de la fenêtre, il faisait assez clair dans la chambre pour qu'il pût voir distinctement ce qui se passait. La porte de cuir s'ouvrait lentement... centimètre par centimètre, sans bruit, de façon continue.

Il attendit, ne faisant d'autre mouvement que de passer la main sous son traversin pour saisir le revolver qu'il avait mis là en prévision de semblable éventualité. La porte était maintenant grande ouverte et il attendait d'un instant à l'autre l'apparition de l'intrus. Il s'était assis sans bruit et, appuyant le coude sur son genou, visait le bord de la porte.

Une minute s'écoula n'apportant aucun bruit ni aucun signe d'une présence étrangère. Rejetant vivement ses couvertures, il sauta du lit et tenant fermement son revolver il courut à la porte. La clarté de la lune entra à flots par les fenêtres du couloir, inondant le hall de lumière.

D'abord il ne vit rien, puis il lui sembla que la chose passait de l'ombre à la lumière. C'était une longue et mince silhouette verte, avec un visage blanc de cire qui soudain lui fit face, immobile, tenant un arc. Maîtrisant son émotion, le vieil homme tira deux coups de revolver.